Document generated on 04/23/2024 3:37 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Laurent Cantet
« Le public en a assez de toujours voir les mêmes sortes de films. Il y a un besoin d'oeuvres plus ancrées dans la réalité, le social… »»

Ismaël Houdassine

Number 258, January–February 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/58906ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Houdassine, I. (2009). Laurent Cantet : « Le public en a assez de toujours voir les mêmes sortes de films. Il y a un besoin d'oeuvres plus ancrées dans la réalité, le social… »». *Séquences*, (258), 38–39.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Laurent Cantet

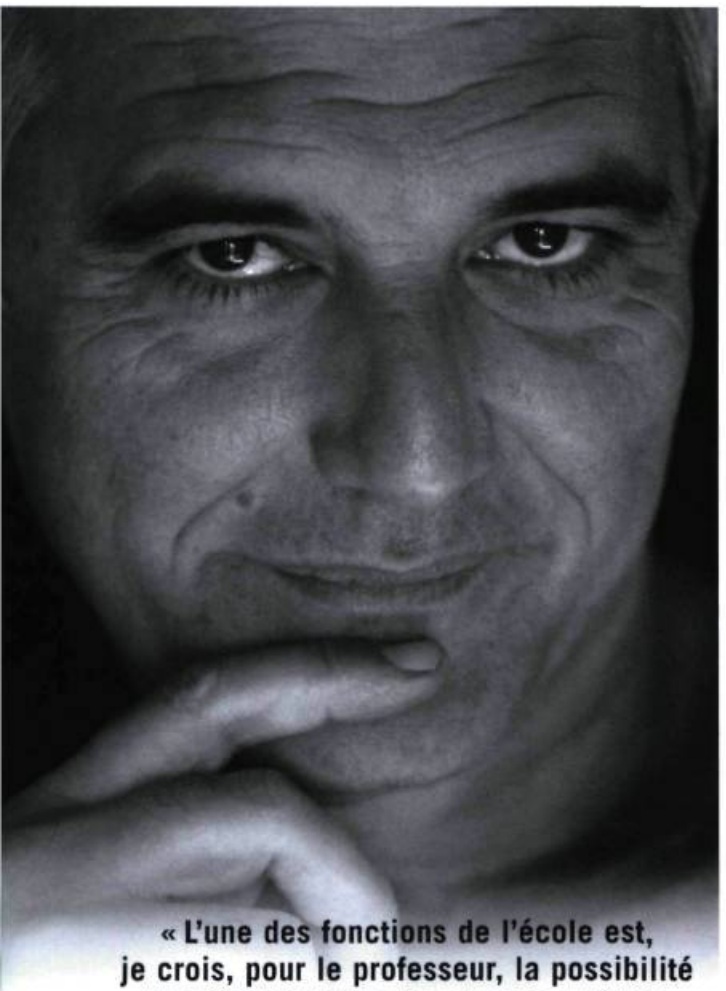
« Le public en a assez de toujours voir les mêmes sortes de films. Il y a un besoin d'œuvres plus ancrées dans la réalité, le social... »

Le président du jury du Festival de Cannes 2008, Sean Penn, avait exprimé son intention de primer un cinéaste « en prise avec le monde actuel ». Avec ***Entre les murs****, c'est chose faite. Vint et un ans après la Palme d'or controversée attribuée à Maurice Pialat pour* ***Sous le Soleil de Satan****, le cinquième long métrage du réalisateur français Laurent Cantet est mi-documentaire mi-fiction et a pour cadre le quotidien mouvementé d'une classe de collège parisien. Le cinéaste se confie à* Séquences.

ISMAËL HOUDASSINE

Commençons par ce prix à la Croisette. Votre dernier film *Entre les murs*, ***vient de remporter à l'unanimité la Palme d'or au dernier Festival de Cannes. Quelle a été votre réaction à l'annonce de cette grande distinction ?***

De l'étonnement, tout d'abord, et ensuite une grande joie. On a tous ressenti un grand plaisir d'être ensemble. Les enfants étaient avec nous, leurs parents étaient dans la salle. J'étais très content que l'on soit tous présents pour partager ce moment. C'était important, car **Entre les murs** se veut avant tout une œuvre laïque et le fait de voir ces gamins issus de différents horizons devenir soudainement l'image de la France est un souvenir inoubliable.



« L'une des fonctions de l'école est, je crois, pour le professeur, la possibilité de créer un dialogue avec ses élèves. Leur apprendre à réfléchir ... »

Votre film est une « fiction documentée » sur les rapports quotidiens qu'entretient un professeur de français avec ses élèves de quatrième. D'où vous est venue l'idée de filmer dans un collège ?

Ce qui m'intéresse, ce sont les mouvements de société. Sans rentrer dans un quelconque militantisme, ce que je veux faire en tant que cinéaste, c'est de montrer une certaine complexité du monde. L'école est un lieu fascinant. C'est un univers clos alors que c'est tout de même l'endroit dans lequel on prépare les jeunes à faire face à leur avenir. Et puis, il y a certaines questions que je voulais traiter. Qu'est-ce que signifie appartenir à une communauté ? Quel rôle joue l'école ou un adulte dans l'intégration des jeunes, par exemple ?

Ce désir de filmer la vie d'un collège vous est venu récemment en fait ?

Non, je nourrissais cette envie depuis longtemps. Avant le tournage de **Vers le sud** (2005), je voulais parler de l'école et de tout ce qu'elle représente. Une sorte de microcosme où se déroulent des véritables enjeux de société, tels que l'exclusion, les inégalités des chances ou les relations de pouvoir. Quand **Vers le sud** est sorti en salle, j'ai rencontré François Bégaudeau qui venait de publier son livre *Entre les murs*. Un roman tiré de son expérience de professeur qui, pour une fois, n'attaque pas les jeunes, que l'on représente trop souvent comme des délinquants en puissance ou des idiots. Lorsque j'ai lu le livre, j'y ai finalement trouvé ce qu'il me manquait, une sorte d'assise documentaire tout d'abord, et ensuite le personnage de François. Ses rapports directs qu'il entretient avec ses élèves allaient devenir le personnage pivot. Une sorte de condensé et d'incarnation de tous les visages de professeurs que j'avais construits jusque-là.

Vers le sud ***est l'adaptation du roman éponyme québécois de Dany Laferrière. Dans ce film, l'actrice québécoise Louise Portal joue une Montréalaise déçue par les hommes de son pays. Elle va chaque hiver à Haïti chercher chaleur et relations sexuelles avec de jeunes Haïtiens. Pourquoi avoir eu le besoin d'ajouter un personnage québécois ?***

Dans le livre, le personnage existe déjà et je trouvais intéressant qu'on le retrouve dans le long métrage. Le rôle de Sue, jouée par Louise Portal, ajoute une plus-value à la trame. Elle est francophone et lorsqu'elle ne veut pas se faire comprendre par les Américaines, elle utilise cette langue que les Haïtiens et les Québécois ont en commun. Les Haïtiens, quant à eux, parlent le créole quand ils ne veulent pas se

Tournage d'**Entre les murs** | Laurent Cantet, assis à droite sur un banc.

faire comprendre par les touristes. Des situations où le langage devient une protection, une rencontre de l'intimité. **Vers de sud** est une coproduction franco-canadienne et lorsque j'ai rencontré Louise Portal, il est devenu vite évident que ce rôle était fait pour elle.

Revenons à votre film** Entre les murs, **puisque là aussi, on retrouve un jeu du langage où la communication est essentielle.

L'une des fonctions de l'école est, je crois, pour le professeur, la possibilité de créer un dialogue avec ses élèves. Leur apprendre à réfléchir. Personnellement, l'école m'a aidé à penser. François partage avec beaucoup de ses collègues une certaine utopie, qui consiste à établir dans des moments de discussions un rapport presque égalitaire avec les jeunes. Pas pour qu'il se mette en danger ou à leur niveau, mais dans le but d'avoir une chance d'établir un dialogue avec eux. J'ajouterais également que ces élèves issus de l'immigration ne parlent pas toujours le français à la maison. On voit le jeune Souleymane avec sa mère, qui ne parle pas le français. C'est assez fréquent. Comment intégrer cette langue quand on ne la partage pas avec ses parents ?

Vous avez pris soin de ne pas prendre des acteurs professionnels. Comment avez-vous travaillé avec ces jeunes ?

Je suis rarement convaincu par les enfants acteurs ou un acteur jouant un professeur. Il me fallait des vrais élèves. On offrait à partir de novembre 2006 des ateliers ouverts à tous les étudiants de quatrième ou de troisième (13-15 ans) d'un collège du 20e arrondissement de Paris. Tous les mercredis après-midi, durant trois ou quatre heures, nous avons vu passer près de 50 jeunes. Ceux qui composent la classe du film sont les élèves qui ont suivi les ateliers durant toute l'année. Les autres avaient abandonné en cours de route. Durant ces ateliers, François et moi avons appris à connaître les jeunes. Certains personnages ou certaines situations sont même nés de ces rencontres. Lors des improvisations, on les poussait à jouer des scènes parfois difficiles. Pour voir jusqu'où ils pouvaient aller. Mais, je donnais toujours des repères. Par exemple, François lançait un débat improvisé et je constatais comment les jeunes étaient capables d'y introduire des indications répétées auparavant. Je construisais la scène en leur demandant de préciser, de reformuler. Parfois, cela nécessitait dix prises. Le défi étant de préserver l'énergie, le naturel dans le jeu. Malgré tout, on a passé des moments formidables. On rigolait beaucoup.

Depuis la frénésie cannoise, avez-vous eu le temps de penser à votre prochain film ?

Honnêtement, depuis Cannes, je ne fais que la promotion du film. Je n'ai pas eu le temps de penser à la suite. Ce que je sais, c'est que mon prochain long métrage sera plus facile à réaliser grâce à la Palme d'or. J'aurai moins à justifier mes méthodes de travail. Le public en a assez de toujours voir les mêmes sortes de films. Il y a un besoin d'œuvres plus ancrées dans la réalité, le social. Je ne crois pas que cela soit un simple phénomène de mode. En tout cas, je ne l'espère pas. Un thème que j'aimerais aborder, c'est le sort des sans-papiers. Un sujet qui m'interpelle en tant que citoyen. Sans être un cinéma militant, mon cinéma est concerné. Il me ressemble.